

Zeitschrift:	Stultifera navis : Mitteilungsblatt der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = bulletin de la Société Suisse des Bibliophiles
Herausgeber:	Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft
Band:	1 (1944)
Heft:	1
 Artikel:	Souvenirs d'un bouquiniste
Autor:	W.S.K.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-387468

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dialet. Zur Belebung seines Opus hat er die Chronik mit zahlreichen Bildern schmücken lassen («... und hett ich etwas vergessen, das soll man miner unwissenheit und trakait zulegen, wan ich doch das zuweg gebracht hab ohn menglichen hilff und *uff min costen gemalet hab* und den malern iren lon geben»). Gerade diese Zugabe von Bildern, die dann in alle Abschriften und Ausgaben übergegangen sind, ist außerordentlich wertvoll, in anschaulicher und künstlerischer Beziehung. Leider kennen wir den Namen des oder der Bildner nicht, zeigen doch fast alle Darstellungen im Gegensatz zu den Buchillustrationen des 14. Jahrhunderts eine außerordentlich starke Realistik sowohl in der Darstellung der architektonischen Umgebung als auch der handelnden Menschen. Leider ist die Handschrift Richentals verloren gegangen, doch haben sich nach Kautzsch neun Kopien erhalten: eine in Prag, eine in Aulendorf, eine in Konstanz, eine in Wien, eine in St. Petersburg (die einzige in Latein), zwei in Karlsruhe, eine in St. Gallen und eine im Kloster Salem (verbrannt?). Schon diese große Anzahl von Abschriften, deren ähnliche Illustrierung auf *ein Original* (eben die Handschrift Richentals) zurückgeht, sind ein lebendiger Beweis für die Bedeutung der «Constenzerchronik». Um so verwunderlicher ist es, daß nicht eine größere Anzahl von Drucklegungen nachzuweisen ist. 1483 ist das Geburtsjahr des ältesten Druckes. Sein Schöpfer ist der *Augsburger Drucker Sebastian Sorg*, der seinem Werk die Aulendorferhandschrift zugrunde gelegt hat. 1536 erschien in der gleichen Offizin eine Neuauflage. Beide sind im Augsburgerdialekte geschrieben und gegenüber den Handschriften verkürzt und geändert. 1575 folgte die *Frankfurterausgabe*

Feyerabends, von der ein Exemplar, wie gesagt, in unserer Stadtbibliothek liegt. Dieses ist mit einem zweiten Feyerabendschen Drucke: der Geschichte «der heiligen Marterer von Anfang der Welt bis auf unsre letzten Zeiten» von Andreas Hondorff, Pfarrer in Dreißig, in einem mächtigen Folio-band zusammengebunden, der mit zwei Holzdeckeln mit blindgepreßtem Schweinslederbezug eingefäßt ist. Die Feyerabendsche Chronikausgabe ist ein z. T. abgeänderter Abdruck der Augsburgerausgabe Sebastian Sorgs von 1483. Die Chronik gehört unbedingt zu den bedeutendsten Druckwerken des 15. und der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts. Durch die lebendige Gegenwartsschilderung und die beigegebene Bilderfolge in allen Handschriften und Ausgaben sind diese Conciliumsbücher «gleich wertvoll für die Zeit-, Kultur-, Kostüm- und Kunstgeschichte» (Voulliéme) und die über 1100 beigegebenen Wappenabbildungen der Konzilteilnehmer, die der Chronik nicht mit Unrecht die Bezeichnung «ältestes Wappenbuch» eingetragen haben, machen das Werk zu einer wahren Fundgrube für die Heraldik.

Benutzte Literatur:

Allgemeine Deutsche Biogr., Bd. 28, S. 433/34.
Potthast, August, Wegweiser durch die Geschichtswerke des europ. Mittelalters bis 1500. Bd. II, S. 1079/80.

Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins, 1887, Bd. 41, S. 111–117. Artikel: M. R. Buck, Zwei neue Richentalsche Codices.

In derselben Zeitschrift, 1894, Bd. 48, S. 443 bis 496. Artikel: Rud. Kautzsch, Die Handschriften von Ulrich Richentals Chronik des Konstanzer Konzils.

Ulrich von Richental, Conciliumbuch, Augsburg, Anton Sorg 1483. Faksimileausgabe von Müller & Co., Verlag, Potsdam 1923, mit Nachwort von Ernst Voulliéme.

W. S. K. / Souvenirs d'un bouquiniste

Lettre à notre président.

Vous me demandez, mon cher Docteur, d'avoir un peu de courage et de vous écrire quelques souvenirs de ma vie de bouquiniste (car bouquiniste je le suis, et avec honneur), mais vraiment, je ne saurais, car je suis pris d'une telle nostalgie de Paris, de

l'Hôtel des Ventes, des copains, de tout ce qui fut ma vie pendant près de trente ans que je n'ose en parler. J'ai peur de réveiller ce qui est mort et bien mort. Et puis, de quoi vous parlerais-je? De l'Hôtel Drouot qui était aussi nécessaire à notre vie qu'un casino pour un joueur? D'autres que moi en ont parlé et bien mal il est vrai, mais c'étaient des plumes autorisées ... Vous décrirai-je

ces salles poussiéreuses drapées de reps vert, ces banquettes incommodes ? Elles étaient ignobles ces salles, et pourtant chacune d'elles, surtout la 10 qui était réservée aux ventes de livres, était pour nous le plus beau salon du monde. Je vois encore les attitudes et j'entends encore les voix des commissaires-priseurs, Me Baudoin, Me Giard, Me Boisgirard qui succéda à Me Desvouges, l'ami des libraires, et, dans les grandes occasions, Me Lair-Dubreuil qui ne s'épatait jamais de rien. Il y avait les crieurs dont quelques-uns étaient inénarrables, tels Chapot qui était aphone, mais complètement aphone, et n'en dirigeait pas moins les enchères avec une maîtrise incroyable. Il y avait les commissionnaires, parfaitement indifférents au jeu des enchères, mais très sensibles aux petits pourboires. Ils étaient tous originaires de Sallanches en Savoie et ils étaient pleins de considération pour moi, car je leur sortais régulièrement les trois ou quatre mots de patois savoyard que je connaissais. Cela ne me coûtait pas grand' chose et leur faisait plaisir. Il y avait le public. Sur les bancs, de face, les petits amateurs, très sérieux ceux-là, qui ne laissaient pas passer un livre sans le palper et qui misaient prudemment par pièces de vingt sous ; debout, derrière, mais toujours de face, les grands amateurs, les bibliophiles riches qui ne venaient que rarement, souvent accompagnés de quelque actrice en renom, emperlouzée et chichiteuse à souhait, et qui misaient par gros billets de mille, autant pour assommer la concurrence que pour épater leur belle amie. On voyait aussi, debout dans un coin, cherchant à s'entourer de mystère, Sacha Guitry que les libraires n'aimaient guère et qu'ils «bourraient» jusqu'au point où le prix du livre était «arrivé» et même un peu plus haut. Mais le gros Pauley, l'acteur, était notre ami. Nous savions qu'il n'était pas riche, qu'il était un bibliophile passionné, et qu'il ne faisait pas de «chiqué», aussi le laissions-nous tranquille. A droite au fond, près du commissaire-priseur, le groupe des libraires, les uns debout, les autres assis sur ces curieuses chaises de paille qui étaient construites de telle façon qu'on ne pouvait y poser qu'une moitié de séant à la fois de sorte qu'on en voyait les occupants osciller constamment de gauche à droite puis de droite à gauche. Ce coin de salle leur était réservé, autant parce que c'était leur lieu de rendez-vous habituel que parce qu'ils étaient près des livres qui allaient être vendus et qu'ils pouvaient ainsi les examiner à loisir. Puis, c'était la sortie. Nous partions, chargés de

nos livres bien serrés dans une toilette verte, à la recherche d'un problématique taxi qui se faisait désirer lorsque la pluie tombait, cette petite pluie fine et triste qui n'est que de Paris. On se retrouvait ensuite dans un café de la rue Montmartre, on prenait l'apéritif, ou plutôt des apéritifs, on arrangeait nos petites affaires (chut ! ceci ne regarde pas les bibliophiles) et on se racontait des histoires de libraires auprès desquelles les histoires de chasseurs ou de pêcheurs ne sont que pâles inventions. Lequel d'entre nous n'avait pas acheté le plus beau livre du monde, le plus rare aussi, ou l'avait raté ! Lequel d'entre nous n'avait pas acheté pour cent sous un lot de bouquins qui contenait, pour le moins, la Stultifera Navis en premier tirage avec un envoi de Sébastien Brant, ou les Orientales, un exemplaire «truffé» de lettres autographes et obscènes de Victor Hugo à Juliette Drouet ! L'un des nôtres, Gallanti, était fameux pour nous en «jeter plein la vue», mais il alla tout de même un peu fort le jour où il prétendit avoir trouvé un Nouveau Testament avec des notes marginales de Jésus-Christ ... Et puis le lendemain, cela recommençait. Mais comment pourrais-je raconter tout cela ? J'aurais aimé aussi évoquer de vieux amis qui sont maintenant des ombres au Paradis des libraires. D'abord Rahir qui fut notre maître à tous, le tendre père Symes, Irlandais fantasque échoué à Paris nul ne sait comment, qui fut le libraire d'Anatole France et qui vécut en incorrigible bohème, couchant sur un matelas qu'il déroulait le soir sur sa table de travail, Madame Belin qui fut une maîtresse femme et un grand libraire. Elle portait toujours sur elle une somme rondelette qu'elle cachait sous sa robe dans une poche de son jupon de sorte que, lorsqu'elle avait à payer un achat, elle se détournait pudiquement pour ne pas montrer son mollet qu'elle avait encore ferme. Et Lemallier qui protégea mes premiers pas de libraire en me confiant des bouquins alors que j'étais inconnu et que je n'avais pas d'argent pour les payer. Lemallier était peut-être le plus gros libraire de Paris, tant au propre qu'au figuré. Tandis que sa femme écrivait sans relâche des adresses, il était comme caché derrière une grande table surchargée de bouquins et ressemblait assez, tant par la corpulence que par la voix qu'il avait fluette, au lion-de-mer du Jardin des Plantes. Je vis Lemallier peu de jours avant sa mort, il était bien souffrant. Comme je lui demandais de ses nouvelles, il me répondit : «Ça ne va pas, il paraît

que j'ai de la cirrhose, je me demande comment qu' j'ai attrapé ça. Enfin, le docteur me fait prendre des gouttes matin et soir, mais comme c'est bien mauvais, je mets les premières dans un chambéry-fraise et les secondes dans un picon-citron.» Et Besombes que nous appelions Bébert, qui portait une coquine de barbiche. Il était calé en diable sur les incunables et les classiques du XVIe, personne ne pouvait le battre là dessus. Il m'a vendu un jour un splendide exemplaire de la Chronique de Nuremberg, Seigneur! Si je pouvais le retrouver! Et le gentil Chrétien, du Faubourg St-Honoré, qui avait de si belles reliures à l'étalage et qui possédait un admirable album d'aquarelles suisses qu'il ne voulut jamais vendre. Et Lucien Gougy dont la bibliothèque fit une si belle vente, Gougy qui répondit une fois à un ahuri qui lui demandait s'il avait des romans policiers: «Je suis un libraire, Monsieur, je ne suis pas un marchand de livres.» Et Lemeunier qui tenait échoppe sous un auvent à la rue du Four, dans le 6e, Lemeunier qui était encore plus sale qu'il n'est permis à un libraire de l'être, mais qui posséda un splendide Voltaire de Kehl en maroquin aux armes, en reliure française, ce que je n'ai jamais revu depuis. Et de Nobèle, dit Nono, qui était plus souvent aux «Deux Magots» que dans sa boutique. Il y avait aussi les étrangers qui venaient aux ventes: De Meuleneere arrivait de

Bruxelles, toujours en bisbille avec son ami Meyer-Elte d'Amsterdam, d'autres débarquaient de Londres, voire même des lointaines Amériques, pays fabuleux où le dollar abonde, de sorte qu'il y avait grande liesse chez les libraires qui les soulageaient du trop plein de leurs escarcelles. Et mon cher Denis qui est mort récemment, Denis qui aimait les livres de fleurs et de petites bêtes (Redouté n'avait pas de secrets pour lui), mais qui aimait aussi un peu trop le vin blanc. Nous en bûmes un coup ensemble dans un petit bistro du quai Voltaire lorsque je quittai Paris en 1940, peu de jours avant la «grande tristesse». Nous nous donnâmes rendez-vous au même endroit pour après la guerre. Hélas, Denis, si je n'ai pas été te rejoindre avant, je serai seul à ce rendez-vous. Mais plus que de tous les autres, j'aurais voulu vous parler d'un vieux bouquiniste qui, durant plus de vingt-cinq ans, ne quitta guère sa boutique de la rue Guénégaud, à côté de la Monnaie dont les presses faisaient un bruit assourdissant. Un vieux bouquiniste coiffé d'une calotte, toujours la plume à la main à écrire des fiches érudites, un vieux bouquiniste qui ne connaissait rien de plus beau au monde qu'un livre. C'était mon père ...

Voici ce que j'aurais voulu écrire, mon cher Docteur, si je savais raconter des histoires et si je n'étais pas si paresseux ...

W. Vinassa / Wesen und Bedingungen der Buchillustration

Ein Brief des Vorsitzenden der Bernischen Kunstgesellschaft

Lieber Herr Stickelberger,



inen kleinen Beitrag zu den ersten Nummern unserer Zeitschrift wünschen Sie von mir? Seit langem beschäftigt mich der Gedanke über Wesen und Bedingungen der Buchillustration. Durch Ihren Wunsch zwingen Sie mich, mir Klarheit über diese Kunstart zu verschaffen, in der ich seit Jahren Versuche angestellt habe. Ich muß mit einer Beichte beginnen:

Als Bewunderer Bodonis ging ich zuerst davon

aus, eine formal schöne Buchseite durch eine genaue Berechnung des Satzspiegels und der Ränder nach den alten klassischen Gesetzen zu erhalten. Die eingestreuten Zeichnungen sollten diese Harmonie nicht stören, sondern dem Ganzen einen Rhythmus geben, der im Einklang mit dem Text zu stehen hatte. Die Fragen, ob die Illustration innerhalb des Satzspiegels oder über diesen hinausstehen sollte, die Schwere und Dichte der Zeichnung und des Striches, die Angleichung der Schrift an die Zeichnung, die Wahl des Formats, des Schriftgrades und der Schrift selber beschäftigten mich in erster Linie. Satz und Bild sollten jene wohltuende Einheit nach dem unerreichbaren Vorbild Bodonis erhalten. Ich erkannte